



Cérémonie des doctorats *honoris causa* de l'École Pratique des Hautes Études

Éloge de Muriel Debié à Sebastian Brock

C'est un grand honneur, cher Sebastian, que vous faites à l'École pratique des hautes études, et donc à tous ceux qui la constituent, en acceptant ce doctorat *honoris causa* alors que cela vous oblige à vous soumettre à ce rituel et à cet éloge qui ne peut être qu'un accroc à votre naturelle et légendaire modestie. C'est un plaisir tout spécial de vous accueillir, pour moi que vous accueillîtes jadis dans vos cours, alors que je savais à peine mieux l'anglais, appris dans les livres, que le syriaque, appris comme une langue morte, et qui avez été depuis mon maître, avant que de devenir aussi un ami.

Il me faudrait ici, Mesdames et Messieurs, la voix des hagiographes syriaques pour célébrer leurs héros et rendre hommage comme il convient à celui qui est souvent surnommé, avec une admiration respectueuse tout autant qu'affectueuse, le « pape des études syriaques ».

Beaucoup parmi vous se demandent sans doute pourquoi nous célébrons aujourd'hui quelqu'un qui s'est intéressé à un domaine dont ils n'ont jamais entendu parler. C'est précisément parce qu'il a contribué de manière exceptionnelle à faire accéder à une reconnaissance, non seulement scientifique, mais plus encore universelle, une culture encore largement ignorée, que Sebastian Brock est aujourd'hui justement célébré.

Il a su montrer en effet, en dehors des cercles de spécialistes, tout l'intérêt que représentait le syriaque, une forme d'araméen de Mésopotamie du Nord, pour enrichir notre compréhension du Proche-Orient tardo-antique et médiéval et mesurer les échos contemporains de son histoire religieuse et politique. En étudiant inlassablement, cette langue et la culture singulière qu'elle porte, il a jeté la lumière sur le pouvoir créateur du syriaque qui, de manière unique, alors qu'il n'était pas porté par un État, s'est répandu de la Méditerranée à la Chine et l'Inde et de la Syrie du Nord à l'Arabie, en devenant la langue des chrétiens de ces régions.

Il convient de noter comment la carrière de Sebastian Brock témoigne de l'évolution qu'il a lui-même impulsée, puisqu'il a commencé par enseigner l'hébreu, et l'araméen sous toutes ses formes, sur ses deux mille ans d'histoire. Mais il a été depuis 1990, « Reader in Syriac Studies », un titre modeste, à son image, mais un intitulé nouveau, correspondant au domaine qu'il illustre au plus haut degré. Il a fait sortir en effet les études syriaques du seul domaine des études bibliques et patristiques, par lequel il les avait pourtant abordées, et telles qu'elles avaient été essentiellement menées depuis la Renaissance.

Si Sebastian Brock a souligné que les textes syriaques constituent le plus important corpus en araméen, en dehors peut-être des *targum* et *talmud*, et s'il a pu mettre en évidence l'importance des interprétations juives entrées dans ce christianisme à la fois sémitique et grec ; ou s'il a souligné son enracinement dans des traditions mésopotamiennes très anciennes, à l'exemple du genre des poèmes de préséance, présents depuis les tablettes cunéiformes jusqu'en néo-araméen ; s'il a rappelé que c'était, avec le grec et le latin, le plus important corpus du christianisme ancien ; s'il a



montré la spécificité de la théologie syriaque, qui est d'être exprimée en poésie, au travers des symboles, et s'il a révélé la puissance imaginative de cette poésie – et du grand poète Éphrem en particulier ; s'il a rappelé le rôle des auteurs syriaques dans la pratique vivante de la philosophie et des sciences, entre hellénisme et islam ; s'il a aussi replacé le syriaque parmi les sources majeures de l'histoire de l'islam ; s'il a pu montrer, en un mot, toutes les facettes de cette culture, c'est parce que poussé par la curiosité, il s'était plongé dans les sources de première main, c'est-à-dire les manuscrits.

Sebastian Brock a en effet nourri sa recherche et son enseignement de ses découvertes : dans les bibliothèques de Birmingham, de Cambridge et d'Oxford, les trois universités où il a enseigné, dans celles aussi de Londres, de Damas, du Sinaï et d'ailleurs. Ce sont autant de rencontres avec les auteurs syriaques, avec les gardiens de ces manuscrits aussi, qui se sont nouées là. Il a lu, souvent pour la première fois depuis des siècles, quantités de manuscrits ; il les a décrits, édités ; il les a traduits et commentés, pour les spécialistes comme les non spécialistes. Il a réalisé le long et patient travail d'archéologie des textes, qui seul permet de mettre au jour de nouvelles sources, et qui est pourtant si négligé, sinon décrié, aujourd'hui dans les universités un peu partout dans le monde.

Je disais que j'aurais besoin du modèle des hagiographes car c'est un exploit que la production académique de Sebastian Brock – cette liasse contenant sa bibliographie en témoigne – quand on sait qu'il a enseigné, souvent plus de vingt heures par semaine, selon le système des *tutorials* en vigueur en Angleterre, répondant aux demandes d'étudiants en études juives, araméennes, grecques, arméniennes ou arabes, inscrits en théologie, histoire ou philosophie. Son enseignement avait lieu le plus souvent autour de la grande table de séminaire, dans son bureau tapissé de livres du sol au plafond, où textes et dictionnaires étaient à portée de main, comme cela a été le cas aussi, là-haut, à l'EPHE, pendant longtemps.

C'est à Oxford, autour de ses cours, que la révélation se faisait que le syriaque n'est pas mort ; qu'il est toujours la langue liturgique et culturelle, parfois encore aussi la langue vernaculaire, des moines turcs, syriens ou irakiens qui venaient y étudier ; des prêtres indiens qui venaient se former et à l'occasion célébraient, en syriaque, dans leurs vêtements liturgiques colorés, évocateurs pour nous de Bollywood plus que de l'abbaye du Nom de la Rose. C'est là aussi, que l'on rencontrait et rencontre toujours, des étudiants des diasporas syriaques : de Bethléem, de Suède, de Hollande ou d'Australie, ou tout simplement des étudiants venus des États-Unis, de France, du Liban ou d'Italie, pour se former dans le seul master en études syriaques au monde.

Vous nous avez considérablement facilité la tâche, cher Sebastian, en ayant travaillé sur absolument tous les domaines des études syriaques et en nous permettant à nous, nains du savoir, de nous jucher sur vos épaules de géant. Il suffit, sur n'importe quel sujet, de partir de ce que vous avez déjà produit. Vous avez pavé les routes devant nous. Il suffit de se reporter au sésame de votre bibliographie. C'est une invitation, pour nous, à la modestie académique, un défi aussi, pour ne pas se laisser aller au découragement.

Mais vous nous avez mis – bien involontairement – des trappes sur la route, en publiant dans des lieux obscurs : dans la revue *The Harp*, éditée en Inde, au Kérala, dans le *Journal of the Iraqi Academy*, publié à Bagdad, ou encore dans *Sobornost/Eastern Churches Review*, avec des réimpressions de vos œuvres faites... à Bangalore, des traductions en turc, russe ou persan !



Sous nos latitudes, Mesdames et Messieurs, où il faut aller soi-même d'une bibliothèque parisienne à l'autre (avec une pile de cartes, et une somme de droits d'inscriptions, aussi épaisse que la bibliographie de Sebastian Brock), alors que beaucoup de livres ne se trouvent nulle part en France, et que les portails électroniques ne sont pas assez spécialisés pour donner accès aux publications érudites dont nous aurions besoin, la bibliographie de Sebastian Brock constitue une recherche en soi.

Cette production babélique, est symptomatique de son étendue, de sa diversité mais aussi de sa générosité, car elle a souvent répondu à des demandes venues de partout. S'il fallait l'évaluer selon les critères de classement des revues en rang A, B ou W, l'essentiel des articles ne passerait pas la barre, puisqu'ils ne sont pas publiés dans les revues *mainstream*, qui ignorent largement les « petits » sujets. Or c'est à petites touches patientes que Sebastian Brock a pu mettre au jour tout un domaine et le faire émerger à la marge des structures académiques traditionnelles pour en montrer la centralité.

On requiert de manière croissante aujourd'hui, que les sciences humaines justifient leur existence, en montrant qu'elles jouent un rôle social. Les publications de Sebastian Brock ont répondu avant l'heure à ces injonctions. Car s'il est surnommé, comme je le disais en exorde, le « pape des études syriaques », c'est pour l'autorité scientifique qu'il représente par excellence, beine entendu, mais c'est aussi parce qu'il a contribué aux réflexions menées par les différentes Églises de tradition syriaque du Proche-Orient, d'Inde et des diasporas. Il n'a eu de cesse de rappeler, dans les dialogues avec les autres Églises, l'importance des mots dans les controverses des premiers siècles, et la nécessité du mot juste dans les désignations actuelles, ecclésiastiques aussi bien qu'académiques.

Ce sont aussi les questions de genre ou d'écologie qu'il a mises au jour dans ces textes, avant qu'elles ne fussent à la mode, juste parce qu'elles sont essentielles, dans les pas d'Éphrem qui, au 4^e siècle, ne s'y était pas non plus trompé. Et c'est bien parce qu'il était lui-même sensible à ces questions, que Sebastian Brock les a trouvées dans les textes, parce qu'il a été lui-même plus qu'un homme ordinaire (et c'est ici la femme hagiographe qui parle) en étant un immense savant, mais en ne dédaignant jamais de prendre aussi sa part des tâches quotidiennes, en cuisine comme en jardinage !

Sebastian Brock peut s'enorgueillir du nombre d'icônes, images, médailles et publications dans toutes sortes de langues qui encombrant ses étagères mais témoignent de la révérence dont il fait l'objet, en raison de la disponibilité à toute épreuve qui est la sienne, pour parler, relire, corriger et conseiller. Ce sont des générations d'étudiants, de collègues et de membres des communautés qui font appel à son efficace générosité, jamais prise en défaut. C'est à ses minutieuses relectures que l'on doit l'essentiel des publications dans le domaine, qui s'ajoutent à sa propre production – sans que personne ne comprenne comment cela est humainement possible...

En somme, si Sebastian Brock a droit à notre admiration, c'est parce qu'il a déplacé notre regard, en rappelant à notre Europe ancrée dans ses racines classiques, que l'antiquité ne réduisait pas, par antonomase, au grec et au latin, mais qu'elle était aussi mésopotamienne et sémitique ; qu'elle ne se réduisait pas à la Méditerranée, mais courait vers le golfe Arabo-persique, l'Inde et jusqu'à la Mongolie, dans une histoire globale. S'il a droit à notre reconnaissance, c'est parce qu'en lisant, en étudiant, en commentant le patrimoine syriaque, aujourd'hui en danger, il a contribué, dans une lignée millénaire, à le faire vivre, et à montrer son sens pour notre humanité, aujourd'hui et encore demain.



Ce n'est pas un hasard si ce doctorat *honoris causa* est remis par l'EPHE, un lieu où l'on enseigne la recherche par la recherche, une école qui n'est pas une université, même si elle est entrée dans l'université Paris Sciences et lettres, un lieu où il est encore possible de faire de la recherche et de la communiquer, à des auditeurs passionnés, comme à des étudiants déjà spécialisés, sur ce qui n'est pas enseigné à l'université – et les études syriaques ne le sont nulle part en France ailleurs qu'ici, à la section des sciences religieuses, dans la suite d'Antoine Guillaumont et de Marie-Joseph Pierre.

J'ai donc maintenant le grand honneur, et le grand plaisir, de vous remettre, cher Sebastian, au nom de l'École pratique des hautes études, les insignes de docteur *honoris causa* لې محترمې دکتور لې محترمې دکتور, à vous cher et honoré maître.